

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 9

Artikel: La chaussure à la minute
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

La chaussure à la minute.

Il n'y a pas que les cartes de visite qui se fassent à la minute. Afin que je puisse leur en donner la preuve, je prie mes lecteurs de bien vouloir me suivre, pendant quelques instants, dans un quartier peu attrayant, il est vrai, mais qui contient, à lui seul, presque toute l'industrie lausannoise.

Prenons par la porte de Saint-Martin et longeons la voie étroite et boueuse, qui subit actuellement d'importantes améliorations et dont les abords se parent d'habitations nouvelles. Bientôt nous voyons la rue brusquement coupée par un long bâtiment, sous la voûte duquel on passe pour déboucher, quelques pas plus loin, vers la boulangerie du Tunnel.

Accompagné de M. Gaillard, j'entre dans cette maison qui semble nous barrer le passage et où se trouvent ses ateliers que nous allons visiter. Une petite porte s'ouvre et donne accès dans la forge, dont les soufflets et les tours sont actionnés par un moteur à eau. C'est là que se fabriquent ou se réparent les nombreux outils employés dans la confection des chaussures.

De la forge on passe dans les dépôts, où s'entassent les cuirs en quantité considérable, à côté de 50 à 60 mille paires de bois de socques et autres marchandises, destinées à alimenter le travail des 200 ouvriers installés dans les étages supérieurs, où l'on monte par un étroit escalier. A peine en a-t-on franchi la dernière marche, qu'on éprouve un réel étonnement à la vue de cette immense ruche de travailleurs, de toute cette activité, dominée par le bruit des moteurs, des poulies, des marteaux et des machines.

Je contempiais ces longues files d'ouvriers, lorsque, tout à coup, le patron appela un de ses contre-maitres : « Voulez-vous, lui dit-il, prendre mesure à monsieur, pour une paire de bottines, qu'il attendra. »

Qu'il attendra !... Je me demandai s'il s'agissait d'une mystification : pas du tout. Le contre-maitre me fit poser le pied sur une feuille de papier qu'il jeta à terre. Il traça le contour d'un trait de crayon, prit deux ou trois dimensions avec son centimètre, et m'invita à aller voir fabriquer ma chaussure.

Passant avec lui d'une machine à l'autre, je vis successivement couper le contre-fort et la semelle

à l'emporte-pièce, donner à celle-ci sa cambrure coudre, cheviller, clouer, en quelques instants, comme sous l'influence d'une baguette magique.

On passe vraiment de surprise en surprise, on reste émerveillé devant la précision de ces machines américaines, qui sont toutes de petits chefs-d'œuvre et opèrent, sous vos yeux, avec autant de rapidité que de précision, tant de travaux dans lesquels la main de l'homme s'est épuisée, pendant des siècles, en peine et en perte de temps.

Il suffit de dire que les ateliers dont nous parlons, de création encore toute récente, et qui seront sans doute de plus en plus connus et appréciés, produisent journellement une moyenne de 300 paires de socques et 500 paires de souliers, soit un total de 800 paires de chaussures, qui s'en vont, à pleines corbeilles, s'entasser dans les magasins de M. Gaillard, pour être ensuite expédiées au dehors.

On remarque surtout l'assiduité, la docilité de cette foule d'ouvriers ; pas une pipe, pas une parole ; chacun est tout entier à sa besogne.

Et quand je dis pas une parole, c'est beaucoup, car il y a là bon nombre de femmes.

A la vue de cette intéressante industrie, on reporte tout naturellement sa pensée sur le pauvre savetier, gagnant péniblement son pain, au fond d'une étroite boutique, penché sur sa petite lampe à globe et tirant le ligneul, qui, après chaque point serré avec effort, se déroule bruyamment de la manique de cuir.

Pendant longtemps on a été disposé à croire que les machines allaient devenir un vrai fléau pour la classe ouvrière, mais chaque jour on peut se convaincre que c'était là une grosse erreur. Elles ont, au contraire, créé de nouvelles et nombreuses industries ; elles en ont facilité l'installation ou le développement dans des localités qui en font aujourd'hui leur principale ressource ; elles ont, en outre, procuré l'écoulement de matières premières qui, jusque-là, n'étaient exploitées qu'avec tous les désavantages de la routine et de l'inexpérience.

Du reste, la machine ne reste jamais seule ; sa grande activité a besoin d'être aidée et comporte toujours du travail pour ceux qui en cherchent. Et puis, n'est-ce pas la classe ouvrière qui bénéficie la première du bon marché des divers pro-

duits de l'industrie, grâce aux progrès immenses de celle-ci ?

Vous croirez peut-être que je me livre à ces digressions pour vous faire oublier le sort de mes bottines. Nullement. Soixante-cinq minutes après avoir pris mesure, elles m'étaient remises, brillamment cirées et me chaussant à merveille.

Cela ne suffit-il pas pour vous engager à visiter les ateliers de M. Gaillard, comptant aujourd'hui parmi nos industries les plus importantes, et occupant, régulièrement, un grand nombre d'ouvriers, qui, tous, nous ont parus contents de la position qui leur est faite. L. M.

Nous empruntons au *Don Quichotte* cette charmante boutade, qui amusera sans doute nos lecteurs pendant quelques instants :

De tous les originaux que j'ai connus, le plus amusant et le plus spirituel était Gaston D..., peintre amateur, journaliste amateur, poète amateur — amateur en toutes choses et jovial en tout temps. Il lui était d'autant plus facile d'être amateur qu'il avait trente mille livres de rente. Sa fortune fut peut-être le principal obstacle à son avenir. N'étant pas en butte aux nécessités de l'existence, il ne travaillait que par boutades et jamais ne s'attela à une œuvre sérieuse.

Pendant l'été, il avait coutume de se fixer à Asnières, dans un chalet qu'il louait sur le bord de la Seine. Il s'y plaisait et y menait la vie à grandes guides. Tout à coup, il prit sa maison en horreur. Voici pourquoi :

Quatre fois au moins par semaine, souvent davantage, un homme en blouse, chargé d'un énorme paquet recouvert en toile d'emballage, passait sous ses fenêtres vers midi. C'était un bonnetier qui promenait sa marchandise par les rues et l'offrait de porte en porte.

Jusque-là, rien que de naturel. Mais cet homme ne se contentait pas de vendre du coton et de la laine ; il s'annonçait par un cri nasillard, qu'on entendait de loin et qu'il répétait de minute en minute. Il avait réduit ce cri à sa plus simple expression, et, par une de ces ellipses hardies coutumières aux colporteurs, il vociférait à pleins poumons :

« Chand d'bas ! »

Ce qui, dans la langue de Corneille, se traduit par : « marchand de bas ! »

Midi, c'était l'heure du déjeuner de Gaston. Ce cri, proféré régulièrement au moment où il se mettait à table, lui devint bientôt insupportable et le rendit malheureux. Il en perdit l'appétit. Les œufs à la coque n'eurent plus de charme pour lui, les côtelettes de pré-salé lui parurent amères.

Il s'était posé un problème dont la solution lui échappait.

— Cet homme vend des bas, se disait-il, et se livre à des éclats de voix pour avertir la pratique. C'est son droit. Mais pourquoi ne dit-il pas tout simplement : « marchand de bas », comme le bon sens le lui conseille et comme la grammaire lui en fait un devoir ? Quel intérêt ce négociant peut-il avoir à prononcer : « Chand d'bas ? »

Cela tourna bientôt à l'idée fixe. Gaston voulut en avoir le cœur net et prit un parti héroïque. Un jour, aux approches de midi, il se mit à sa fenêtre. Le cri odieux ne tarda pas à se faire entendre, et dans la poussière de la jetée apparut la blouse bleue du colporteur. Dès qu'il fut à portée, Gaston lui fit signe d'entrer. Il le reçut avec égards et avec une certaine solennité qui ne lui était pas habituelle.

— Monsieur, lui dit-il, si je ne fais erreur, vous vous livrez au commerce des bas ?

— Oui, monsieur, et aussi des chaussettes. Je tiens en outre les caleçons, gilets de flanelle, faux-cols, jupons en tricot, ceintures pour rhumatismes, bonnets de nuit, chemises de laine, bavettes pour enfants...

Gaston l'arrêta :

Ni les jupons ni les bavettes ne sauraient me convenir. Mais pour les chaussettes, nous pourrions tomber d'accord.

Le colporteur se mit en devoir de déboucler son paquet.

Gaston l'arrêta une seconde fois.

— Monsieur, continua-t-il, vous êtes marchand de bas. Comment dites-vous : marchand de bas ?

— Plaît-il ? fit l'homme à la blouse.

Gaston répéta sa question avec le plus grand sérieux.

— Mais, je dis comme vous, répondit le colporteur, ne sachant ce que cela signifiait.

— Cela ne suffit pas : N'étant pas de la partie, je crains de me tromper. Auriez-vous l'obligeance de dire vous-même : « marchand de bas. »

— Est-ce pour vous moquer de moi que vous m'avez appelé ? s'écria l'homme.

— Pas le moins du monde, puisque mon intention est de vous faire un achat important. Seulement, j'ai des raisons particulières pour vous prier de dire : « marchand de bas. »

— Marchand de bas, répéta le colporteur ahuri.

— Parfaitement, fit Gaston avec satisfaction, vous vous exprimez à merveille. Mais, dites-moi, monsieur, puisque vous vendez des bas et que vous l'annoncez dans les rues, pourquoi ne criez-vous pas tout simplement : « marchand de bas ? »

— Hé ! je ne fais pas autre chose !

Votre bonne foi est évidente. Je vais vous prouver que vous êtes dans l'erreur, si vous voulez avoir l'obligeance de répéter votre cri.

— Mais...

— Une fois seulement, rien qu'une fois. Je n'abuserai pas.

— Chand d'bas ! cria d'une voix de stentor le colporteur visiblement égaré.

— Je vous disais bien. Chand d'bas n'est pas marchand de bas. Il y a un certain rapport, mais ce n'est pas cela.

Le marchand, qui commençait à devenir rouge de colère, réunit les bretelles de son sac et se dirigea vers la porte.

— Je vous ai annoncé, monsieur, que je voulais faire emplette de chaussettes. Ne prenez pas en mal ce que je vous dis avec politesse et montrez-moi ce que vous avez de mieux en échantillon.

Le colporteur parut subitement radouci et débaila sa marchandise.

— Voilà qui me convient assez, reprit Gaston après avoir fait son choix, pourriez-vous m'en fournir douze douzaines ?

— Douze douzaines de chaussettes ! exclama le colporteur qui croyait rêver.

— Oui, j'use beaucoup. J'irai même jusqu'à dix-huit douzaines si nous pouvons nous entendre.

— Monsieur, je vends au prix de fabrique.

— C'est beau de votre part ; mais ce n'est pas le prix qui m'importe. J'ai un marché à vous proposer. Ma commande est assez considérable pour que j'exige certaines conditions en retour. Je vais vous acheter dix-huit douzaines de chaussettes, si vous voulez vous engager à modifier votre cri et à dire désormais : marchand de bas, et non : chand d'bas.

— Monsieur aime à rire, murmura le marchand.

— Quelquefois, mais en ce moment je suis très sérieux. Peut-être ne comprendriez-vous pas le motif qui me pousse à vous dicter cette clause ; elle touche, monsieur, à des raisons d'ordre supérieur et à mon repos en particulier.